

La Symphonie du hasard

Douglas Kennedy

La Symphonie du hasard

Livre 1

*Traduit de l'américain
par Chloé Royer*



Titre original : *The Great Wide Open*
Ouvrage publié avec le concours de
Françoise Triffaux.

- © Douglas Kennedy, 2017. Tous droits réservés.
- © Belfond, un département de Place des éditeurs,
2017, pour la traduction française.
- © À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0202-7
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Pour Amelia Kennedy,
qui ne cesse jamais de me stupéfier*

« La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache. »

André Malraux

« Tu as parcouru mille fois ces rues
et toujours, tu te retrouves ici.
N'en regrette aucun,
pas un seul de ces jours perdus
où tu ne voulais rien savoir
quand les lumières des manèges de carnaval
étaient les seules étoiles à tes yeux
tant aimées car inutiles, à toi
qui ne voulais pas être sauvé.
Tu es arrivé si loin en chevauchant
toutes tes erreurs, cavalier aux yeux noirs
morose mais calme comme une maison
dont on a jeté la télévision par la fenêtre.

Inoffensif comme une hache brisée.
Vidé de tes attentes. Détends-toi.
Ne perds pas ton temps à te remémorer.
Arrêtons-nous ici, sous *l'enseigne lumineuse*
au coin, et regardons tous les gens passer. »

Dorianne Laux, *Antilamentation*

Toutes les familles sont des sociétés secrètes. *Des royaumes d'intrigues et de guerres intestines, gouvernés par leurs propres lois, leurs propres normes, leurs limites et leurs frontières, à l'extérieur desquelles toutes ces règles paraissent souvent insensées. Nous chérissons la famille plus que toute autre forme de communauté, car elle est la clé de voûte de l'ordre social. Face à la cruauté impitoyable du monde, aux déceptions et blessures infligées par les personnes extérieures qui ont croisé notre chemin, la famille est pour nous un refuge à l'attraction irrésistible, magnétique. Un sanctuaire de joie et de consolation.*

À voir la manière dont nous vénérons cette structure primitive essentielle et idéalisons sa potentialité, à voir le besoin que nous avons d'un lieu où puiser l'amour inconditionnel qui nous manque, quelle surprise y a-t-il à ce que la réalité de cette « famille » se révèle généralement si déstabilisante ? Tous les défauts présents dans le miroir de la condition humaine sont réfléchis

au centuple chez les êtres dont nous partageons le sang, ou, à défaut, le nom. Parce que c'est au sein de la famille que naissent nos premiers griefs envers le monde. Parce que la famille est si souvent un lieu de conflit. Parce qu'elle devient une source de confinement amplifié par le prisme de la rancœur. Grandir dans une famille, c'est découvrir que chacun possède un talent pour la sournoiserie ; que, malgré les grands discours décrivant nos proches comme ceux qui nous connaissent le mieux et nous soutiendront quoi qu'il arrive, nous avons tous des secrets bien gardés.

Je relis ce dernier paragraphe deux fois, les mots ricochent en moi comme une bille de flipper hors de contrôle, percutant de dérangeantes vérités en un déluge de chocs métalliques. J'allume une nouvelle cigarette – ma huitième de la journée, à seulement quinze heures vingt. Puis j'écrase le paquet vide sur mon bureau, et, par l'interphone, j'appelle ma secrétaire, Cheryl, pour lui dire de courir m'en acheter un nouveau, des Viceroy, au distributeur du rez-de-chaussée, puisque je travaillerai tard sur

ce manuscrit. Demain, c'est promis, j'irai voir l'hypnothérapeute dont mon patron, CC, m'a parlé. Grâce à lui, il aurait réduit sa consommation à moins de deux paquets par jour. Sauf que j'ai besoin de fumer. Vraiment besoin. Tout comme j'ai besoin de ces deux verres de chardonnay qui accompagnent chacun de mes déjeuners professionnels, une part essentielle de mon travail... Cela dit, quand je déjeune avec CC (au moins deux fois par mois), je me surprends souvent à envisager de m'inscrire aux Alcooliques anonymes : deux vodkas martinis, une bouteille de vin minimum, et un digestif pour lui. Parmi la dizaine d'éditeurs qu'il tient sous sa férule, je suis sa favorite du moment. Pas seulement grâce à mes récents coups éditoriaux, mais aussi parce que, depuis tout ce temps que je travaille dans la maison d'édition qu'il a héritée de son père, il ne désespère toujours pas de me voir finir dans son lit. Je le lui ai pourtant dit et répété : il y a autant de chances que ça arrive que de me voir voter pour cet acteur de série B qu'on vient de réélire à la Maison-Blanche hier soir. CC m'avait laissé un message sur le répondeur de la maison vers une heure

du matin, alors que je rentrais tout juste d'une soirée électorale bien arrosée dans une de ces demeures très Âge d'or près de Gramercy Park. Au son de sa voix, il avait bu au moins quatre cocktails de trop.

Il nous faut un bouquin sur « Reagan, l'homme du bouleversement politique ». Qu'on le veuille ou non, il est en train de devenir le président le plus influent depuis Roosevelt. On déjeune jeudi pour en parler ?

CC ne perd jamais de vue le marché du livre. Et il n'a probablement pas tort quand il affirme que Ronnie va profondément modifier le visage de l'Amérique. Pour ma part, je trouve un peu présomptueux de lui prêter d'emblée une influence aussi radicale – va-t-il vraiment démanteler toute la social-démocratie du New Deal, que sa branche républicaine la plus conservatrice s'acharne à saboter depuis Barry Goldwater ? Et puis, qui voudrait acheter un livre sur un président réélu de manière si foudroyante ? Avec quarante-neuf États sur cinquante, il a écrasé Mondale, et le message

est clair : son sentimentalisme patriotique et son credo : « L'important, c'est de faire de l'argent », résonnent tout particulièrement dans l'Amérique des années quatre-vingt.

J'appelle de nouveau Cheryl pour lui demander de planifier un déjeuner avec l'assistant de CC vendredi, puisque, jeudi, « j'ai prévu de partir tôt ».

J'ai une confiance absolue en Cheryl – et croyez-moi, dans une maison d'édition, les gens capables de garder un secret sont aussi rares que des alcooliques heureux. Elle sait donc parfaitement pourquoi je dois m'éclipser à treize heures demain. Je vais rendre visite à mon frère en prison. Le fait qu'Adam soit enfermé dans une prison fédérale à une heure au nord de Manhattan est loin d'être un secret d'État. Son arrestation et son procès ont fait les gros titres, et tout le monde chez Fowler, Newman et Kaplan (la maison où j'exerce mes talents) sait que mon frère a été condamné à huit ans de prison, une sentence bien plus clémentine que celle réclamée par le procureur, et qu'il est parvenu à négocier en acceptant de coopérer

(ce que je l'ai d'ailleurs encouragé à faire dès sa garde à vue).

Je lui rends visite toutes les deux semaines depuis son incarcération quelques mois auparavant. Le jour de l'élection, j'ai reçu une lettre de lui dans laquelle il me demandait de venir le voir cette semaine, car il avait « quelque chose de vraiment très important à me dire ». Il est resté très vague quant à la nature de ce « quelque chose », se contentant d'expliquer qu'il avait énormément réfléchi. « Beaucoup d'introspection », voilà les termes assez curieux qu'il a employés. Les lettres d'Adam sont de plus en plus émaillées du langage rédempteur des convertis de fraîche date. Peut-être suis-je un peu dure avec lui. J'ai probablement encore du mal à me faire à ce nouveau personnage, mon frère le Criminel. Le rôle de Roi des connards arrogants qu'il avait endossé ces dernières années – et ce n'est pas faute de lui avoir dit et répété que cela ne lui allait pas du tout – m'empêche de prêter une foi aveugle à sa soudaine métamorphose en Prince de New York prêt à tout pour rétablir la justice et l'ordre des choses. En tout cas, sa conscience toute neuve,

dont la date de naissance coïncide comme par hasard avec celle de son arrivée en prison, fleure bon l'opportunisme – d'autant que, si vous voulez mon avis, la révélation divine est un incontournable de l'univers carcéral américain, un passage obligé pour tout bon malfrat qui se respecte.

Cela dit, Adam reste mon frère. Même si nos visions du monde sont radicalement opposées – comment une même famille peut-elle produire deux enfants si différents en termes de conscience et de sensibilité ? –, mon indéfectible instinct fraternel est une garantie de ma loyauté. Sachant que, derrière toute loyauté familiale, se cache une bonne dose de culpabilité.

J'ai donc appelé la prison et je me suis inscrite sur la liste des visiteurs pour le jeudi suivant à seize heures trente. Comme chaque fois, le fonctionnaire à l'autre bout du fil m'a rappelé d'apporter des papiers et une photo d'identité, et m'a prévenue que la prison se réservait le droit de me faire subir une fouille